

qu'il donnait trop, il se hâtait de répondre : Laissez moi faire ; ma plus grande joie est d'être l'économiste des pauvres. D'ailleurs, quelle ne serait pas ma honte et ma confusion, quand j'irai paraître au tribunal du Souverain Juge, s'il pouvait me dire : non, non, tu n'es pas mon disciple ; *j'ai eu faim, et tu ne m'as pas donné à manger ; j'ai eu soif et tu ne m'as pas donné à boire ; j'ai été nu, et tu ne m'as pas vêtu ; j'ai eu froid, et tu n'as pas réchauffé mes membres engourdis.* Je redoute ce reproche plus que la mort ; et je veux tout donner avant mon dernier soupir, à mes véritables héritiers, les pauvres”

M. Bégin, sans avoir des talents brillants avait comme nous l'avons déjà dit, un jugement sûr et solide. La vivacité de sa foi, la droiture de sa conscience lui était d'un grand secours, quand il voulait interpréter à l'avance les conséquences des événements du temps. En 1859, quand éclata la guerre d'Italie, prêtres et laïcs, en Canada, s'accordaient à dire que cette guerre ne serait nullement fatale à l'Eglise, que les promesses de Napoléon III étaient trop formelles. Contre l'opinion de tous, trois hommes, trois prêtres, ne craignirent pas d'élever la voix pour dire que l'empereur des Français n'était qu'un fourbe, un misérable hypocrite, et qu'il voulait atteindre le St. Siège, en passant sur la tête de l'Autriche. Ces trois prêtres étaient le Grand Vicaire Jacques Casault, M. Thomas B. Pelletier et M. Bégin qui renchérisait sur tous les autres, en disant que Napoléon était le bourreau du pape. Les événements leur ont donné raison.

M. Bégin a eu le sort de toutes les âmes prédestinées ; il a passé par le creuset des épreuves ; mais la croix loin de porter le découragement dans son âme n'a pu que grandir son courage, et il s'est re-